

départements du nord, rend moins fréquent la destruction des jeunes plantes par le puceron ; tandis que des hivers moins rigoureux que dans nos provinces du nord permettent, d'une part, de laisser nuit et jour les troupeaux de bêtes à laine dans les champs, où ils consomment les navets ; sur le terrain même qui les a produits, et d'un autre côté, laissent une chance suffisante à la conservation des navets sur place, quoiqu'ils soient bien aussi fréquemment détruits par la gelée en Angleterre. En France, les chances de perte de cette récolte, soit par les ravages du puceron, soit par l'effet des gelées, sont beaucoup trop défavorables pour qu'on puisse espérer que sa culture y prenne jamais une grande extension et offre une ressource assurée à l'agriculture pour la nourriture des bestiaux pendant tout le cours de l'hiver. Enfin le navet ne peut convenir dans aucun cas qu'à une seule classe de terrain, les sols sablonneux et très-légers. Le *rutabaga*, malgré des assertions souvent répétées, n'est guère moins sensible aux gelées que le navet (1).

La betterave aussi est facilement attaquée par la gelée ; mais elle jouit de la propriété particulière de pouvoir se conserver éminusculée et entassée, en masses considérables, tandis qu'il est presque impossible de conserver ainsi les navets ou les rutabagas, qui s'échauffent et se pourrissent avec une très-grande facilité, lorsqu'on les amoncelle. Sous ce rapport si important, la betterave ne connaît pas de rivale parmi les racines cultivées, et elle l'emporte beaucoup même sur les pommes de terre, qui, néanmoins, se conservent beaucoup plus facilement que toutes les autres racines dont j'ai parlé (2) : avec

(1) En Canada la culture du navet n'est pas chose à dédaigner ; au contraire, notre climat est très-favorable à ce légume, si bien que l'on voit grand nombre de cultivateurs étrangers, qui immigrèrent au Canada, cultiver le navet sur une grande échelle ; ce que l'on peut voir aux environs même de Québec et de Montréal, et surtout dans les townships ; nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

(2) Ce n'est plus le cas à l'heure qu'il est ; nouvel encouragement pour les culti-

des soins d'une exécution très-facile et peu coûteux, on peut, dans toutes les fermes, conserver pour les bestiaux, jusque dans les mois de mai et juin, des betteraves aussi saines que dans le mois de septembre ; en sorte que la betterave peut servir à la nourriture du bétail pendant les trois quarts de l'année.

Sous le rapport de la faculté nutritive, les betteraves des bonnes variétés sont peu inférieures aux pommes de terre ; et à poids égal, beaucoup supérieures aux carottes et aux navets.

On peut naturellement conclure de ces diverses considérations, que de toutes les racines que l'on cultive pour la nourriture du bétail, il n'en est aucune (1) dont la culture puisse se généraliser avec plus d'avantage dans les exploitations rurales. Je ne veux certes pas conseiller l'abandon de la culture de la pomme de terre dans les terrains sablonneux et légers qui lui sont propres, et je suis loin de méconnaître le haut degré d'importance qu'elle présente sous le rapport de sa double application à la nourriture des hommes et des animaux ; mais je pense que, même dans les sols de cette espèce, il est toujours très-utile de faire marcher la culture de la betterave de front avec celle de la pomme de terre, ne fût-ce qu'afin d'éviter la nécessité de faire cuire les pommes de terre pour les faire consommer aux bestiaux ; car en mélangeant par moitié ces deux racines crues, on peut, sans aucun inconvénient, les faire entrer pour une grande proportion dans le régime alimentaire des animaux. Je ne veux pas dire non plus que dans les sols très-légers et propres aux navets, on doive se priver de la ressource accidentelle que peut offrir cette récolte, principalement pour la consommation de l'hiver et du commencement de l'automne ; et je conseillerai vivement à tout cultivateur, et presque dans toutes les natures de terrains, de cultiver en carottes, comme nourriture particulièrement propre aux chevaux et aux pores, une étendue plus ou moins considérable, selon les ressources de main-d'œuvre

vateurs de s'adonner à la culture de la betterave et du navet.

(1) A l'exception du navet, comme nous le disions, qui vient bien en Canada.